



# Notre présent est si sûr que nous projetons nos angoisses sur l'avenir

PROPOS RECUEILLIS PAR PASCALE DESCLOS

**BERTRAND VIDAL** est sociologue de l'imaginaire et membre du Laboratoire d'études et de recherches sociologiques et ethnologiques de Montpellier.

Maître de conférences à l'université Paul-Valéry de Montpellier, il s'intéresse au poids de l'imaginaire catastrophiste dans la pop-culture et les productions culturelles contemporaines.

Il a codirigé l'ouvrage *Les Dynamiques de l'imaginaire* et publié *Survivalisme : êtes-vous prêts pour la fin du monde?*

CREDIT

La pensée de la fin du monde a traversé toutes les civilisations, mais elle n'a jamais été aussi présente qu'au XXI<sup>e</sup> siècle. Pandémies, pollution, réchauffement, flux migratoires... Le sociologue Bertrand Vidal nous aide à décrypter nos frayeurs.

**Cahiers de Science & Vie: Bien des civilisations, dont la nôtre, ont pensé l'effondrement du monde (au moins du leur). Pourquoi un tel attrait?**

**Bertrand Vidal:** Dans l'histoire des productions narratives humaines, le thème de la fin du monde est l'un des plus fréquents. L'Apocalypse selon saint Jean, dans la Bible, a même donné ses lettres de noblesse à ce « genre littéraire »! Pourquoi inventons-nous ces histoires et qu'est-ce qui sourd derrière? À bien y regarder, la pensée de l'apocalypse ne se résume pas au pire... Les Grecs anciens parlaient d'apocatastase, la restauration finale de toutes choses en leur état d'origine. L'appel à une forme de renouveau, dans un monde reconstitué après sa destruction, a traversé l'Occident ancré dans une vision linéaire des choses, avec un début et une fin. Pour les premiers chrétiens, la fin du monde est le passage obligé pour accéder au nouveau Royaume du Christ; pour les anarchistes révolutionnaires, c'est la condition du Grand Soir. Aujourd'hui, on pourrait traduire cette idée par des mots simples: « Il faut que ça pète pour que les choses changent »... Ce n'est évidemment pas un hasard si les fictions apocalyptiques ont toutes fleuri en périodes de crise, durant les invasions barbares dans l'Empire romain au V<sup>e</sup> siècle, la guerre de Cent Ans au XIV<sup>e</sup> siècle, la Réforme protestante au XVI<sup>e</sup> siècle ou la remise en question environnementale au XXI<sup>e</sup> siècle... Ces récits permettent de supporter les jours sombres et d'espérer un monde meilleur.

**CSV: Paradoxalement, c'est à l'époque moderne que les craintes se sont faites les plus fortes. Quels sont les grands ressorts des peurs modernes?**

**B.V.:** Autrefois, les récits apocalyptiques avaient un socle religieux. Ils parlaient aux hommes du Déluge, du chiffre de la Bête, du ciel qui allait leur tomber sur la tête. Dans notre époque « désenchantée », en rupture avec le divin, ces fictions ont changé d'objet et font écho à des peurs plus rationnelles, et en premier lieu l'angoisse environnementale. Diffusées par la culture populaire (cinéma, séries, jeux vidéo, littérature jeunesse...), les écofictions environmentalistes

viennent désormais nourrir l'imaginaire social. Dans le film *2012* de Robert Emmerich, c'est une éruption solaire qui plonge l'humanité dans le chaos. Dans *Avatar* de James Cameron, la population de la planète Pandora défend son environnement préservé contre une invasion militarisée. Quant au thriller *Contagion* de Steven Soderbergh, il met en scène un thème d'une brûlante actualité aujourd'hui, celui d'un monde menacé par un virus mortel... D'autres discours plus ou moins rationnels relayent ces écofictions. Pour les collapsologues, la destruction de notre environnement explique tous les maux de la société moderne: la pandémie de coronavirus, l'accroissement des flux migratoires, la montée des inégalités sociales... Même l'Église s'y met. L'ancien président de la Fédération des médecins catholiques, le D<sup>r</sup> Castellvi, assure que l'urine des femmes prenant la pilule contraceptive, saturée en hormones, va conduire à la sixième extinction, en polluant l'ensemble du cycle hydrologique et la biosphère. La crainte scientifique et écologique sert aussi à justifier des interdits religieux.

**CSV: Que dit de nous cette fascination pour la fin du monde?**

**B.V.:** Pionnier du questionnement sur la crise écologique, le philosophe allemand Günther Anders (1902-1992) a abordé ce thème dans *L'Obsolescence de l'homme* (1956). Pour lui, l'homme moderne chérit une image idéale et passiste du monde, contredite par le monde qu'il a lui-même créé. Nous serions ainsi des « utopistes inversés », dotés d'un pouvoir total sur notre environnement, mais dépassés par notre statut de surhommes. Mais la fiction anticipant souvent les catastrophes, ce type de récit peut nous aider à franchir le décalage. Le World Trade Center, par exemple, est tombé cent fois dans la littérature ou au cinéma, avant les événements du 11 septembre 2001. Les écofictions ont ainsi une fonction d'alarme et, en nous disant « attention, nous sommes peut-être allés trop loin », elles peuvent aider à une prise de conscience. Du monstre Godzilla, métaphore du pouvoir nucléaire non raisonné, à *Avatar*, fable d'un monde idéal menacé de destruction par la technologie, nos fantasmes de fin de monde donnent finalement un sens à notre existence. Ils viennent aussi rompre l'ennui généré par le confort de la modernité. Notre présent est si sûr que nous projetons nos angoisses sur l'avenir.

**CSV: Quel rôle particulier les médias et les réseaux sociaux jouent-ils dans le récit des catastrophes, vécues comme autant de préludes à la fin du monde?**

**B.V.:** Un rôle ambigu, mais nécessaire. Tout comme les fictions produites par la culture populaire, les médias font le focus, à un moment donné, sur une catastrophe. L'une chassant d'ailleurs l'autre très rapidement. Ce faisant, ils grossissent le mal, l'euphémisent en amplifiant la menace. Ainsi ils nous permettent d'intégrer les faits. Notons que c'est plus évident avec des images passant en boucle et faisant directement appel à l'émotion qu'avec des chiffres (les statistiques sur les migrants morts en Méditerranée, la pandémie de coronavirus, etc.). Dans les chiffres, il y a en effet toujours une distance nuisant à l'empathie pour l'autre. En l'absence d'images des catastrophes, le récit médiatique utilise d'autres outils de dimension mythique, comme



## Chaque catastrophe épouse les formes de sa culture

l'héroïsation des personnages. Le traitement de l'épidémie de Covid-19 en témoigne : comme on ne peut pas montrer à l'écran des gens suffoquant, en train de mourir, on héroïse les soignants et les employés restés sur le pont pendant le confinement, les caissières de supermarchés, les éboueurs, les livreurs... À terme, ces récits émotionnels deviennent des miroirs critiques de notre société. Ils mettent en évidence les « bons » et les « mauvais » comportements et inaugurent la réflexion sur le monde d'après.

**CSV: Est-ce à dire que les catastrophes, régulièrement assimilées à des fins du monde, peuvent mener à des changements de fond dans la société ?**

**B.V.:** Je ne pense pas, car chaque catastrophe épouse les formes de sa culture. Les réformes sociales, politiques, économiques qu'appelle naïvement l'humanité de ses vœux sont rarement exaucées. Typiquement aujourd'hui, avec le confinement induit par la pandémie de coronavirus, beaucoup attendent des réformes des systèmes de santé ou des modes de production. Il est certain qu'à l'issue de cette crise sanitaire, certains secteurs économiques apparaîtront plus viables que d'autres pour l'avenir. Mais lesquels ? L'épreuve du télétravail, que nous aurons héroïquement surmontée, risque de mener vers une réduction du domaine privé. La nécessité de contrôler les infections pourrait aussi renforcer la société de surveillance ou remettre en question des organismes comme la CNIL (Commission nationale de l'informatique et des libertés). Les attentats du 11 septembre n'ont pas changé notre vie quotidienne en apparence, mais notre façon de rencontrer l'autre, de voyager. Ils ont signé l'introduction du scanner biométrique dans les aéroports et surtout renforcé la puissance du Big Data, ces innombrables données collectées sur les citoyens. Aujourd'hui, on applaudit les soignants, on célèbre l'être-ensemble et notre lien avec les anciens, on plaide pour une agriculture

CREDIT

locale et saine, on fustige les transports aériens. Mais demain nous serons sans doute pris dans de nouveaux flux, nous désirerons à nouveau voyager loin, manger des mangues ou acheter des mobiles dernier cri. Les hommes ont une mémoire courte des catastrophes qu'ils traversent...

**CSV: Les collapsologues théorisent l'effondrement du monde, les survivalistes s'y préparent. Sont-ils des individus lucides ou de nouveaux fanatiques de l'apocalypse ?**

**B.V.:** La mouvance du survivalisme partage une idée avec la collapsologie, celle que l'effondrement du monde est peut-être à venir. Aux États-Unis, elle regroupe environ 10 millions de personnes, contre 100 000 en France. La multiplication des stages de survie en pleine nature, des forums en ligne, des magazines et même des salons dédiés témoigne de son succès croissant. Le terme même de survivalisme est un néologisme inventé dans les années 1960 par Kurt Saxon, un réactionnaire proche du parti nazi américain. Il enjoignait alors les WASP à quitter les villes pour les campagnes et à renouer avec la vie des pionniers du Far West afin d'échapper aux « menaces » de l'époque (guerre froide, insécurité, immigration, etc.). Depuis, à la faveur des crises traversées, les angoisses ont évolué et se concentrent autour de la question environnementale. Les néo-survivalistes ou *preppers* (ceux qui se préparent) ont rompu avec l'image du parano terré dans son bunker avec ses boîtes de conserve. Il s'agit d'individus cultivés, qui lisent des revues scientifiques et les rapports du GIEC. Leur objectif est d'apprendre à vivre en communion avec la nature. Pour la plupart, le retour au passé, au mode de vie de nos grands-parents, est une rédemption. Tous partagent des méthodes logiques pour se sortir des catastrophes annoncées : création de BAD (Bases autonomes durables), des lieux autosuffisants en eau et en énergie et cultivés en permaculture, apprentissage de gestes médicaux. Pourtant cette approche rationnelle cohabite avec des croyances irrationnelles : apocalypse zombie, complots, millénarismes...

**CSV: Le mot de la fin (du monde) ?**

**B.V.:** Les archives de l'INA sont parlantes. Quand on interrogeait les Français des années 1950 sur l'an 2000, ils parlaient d'hommes immortels, de voitures volantes, d'énergie gratuite. Quand on les interroge aujourd'hui sur 2040, catastrophes écologiques et pandémies ressortent. Malgré les progrès de la science, la hausse du niveau de confort, la baisse de l'insécurité dans le monde, l'homme moderne n'a plus confiance en l'avenir. Il est passé de l'imaginaire du progrès au regret, car le progrès n'a plus de sens pour lui. Alors il se raconte des histoires qui font peur, mais trépidantes, pour trouver une finalité au monde. Il espère que la catastrophe brisera la routine et se projette en héros échappant au quotidien, aux créances, au travail. Mais que s'est-il passé en réalité pendant le confinement imposé par l'épidémie de Covid ? Nous sommes restés chez nous, accrochés aux réseaux sociaux, aux achats en ligne et à la livraison à domicile. Entre l'imaginaire de la survie et la réalité, il y a un fossé.